

Les musiciens de Brême de Grimm

Albums du Père castor -Flammarion

Il était une fois un âne qui pendant longues années avait porté pour son maître, des sacs au moulin, mais ses forces déclinaient, et de jour en jour il devenait de moins en moins capable de travailler. Son maître songeait à s'en débarrasser, mais l'âne, s'apercevant que le vent soufflait du mauvais côté, s'échappa et prit la route de Brême :

“Là, pensait-il, je pourrai devenir musicien de la ville.

”Il marchait depuis quelque temps déjà lorsqu'il vit, étendu sur le chemin, un chien de chasse qui haletait comme s'il avait couru.

-Pourquoi es-tu si essoufflé, camarade ? lui dit-il.

- Ah ! répondit le chien, je suis vieux, je m'affaiblis de jour en jour et je ne peux plus chasser, aussi mon maître s'apprêtait à me tuer ; alors je me suis sauvé ; mais maintenant, comment ferais-je pour gagner mon pain ?

-Eh bien, je vais te dire comment ! Reprit l'âne. Je vais à Brême pour devenir musicien de la ville, tu peux très bien venir avec moi et accompagner ma musique. Pendant que je jouerai du luth tu joueras du tambour. Le chien accepta et ils firent route ensemble. Peu de temps après, ils trouvèrent un chat couché sur le chemin qui avait une mine triste comme un jour de pluie.

-Pourquoi es-tu si chagrin, vieux Matou ? demanda l'âne.

-J'aimerais bien savoir ce qu'il y a de réjouissant à l'idée de perdre sa tête, répondit le chat. Maintenant que j'ai pris de l'âge, mes dents sont usées et je préfère m'étendre et ronronner près du poêle plutôt que de courir après les souris. Alors ma maîtresse a voulu me noyer ; je me suis sauvé à temps, mais maintenant que faire, où aller ?

-Viens avec nous à Brême ; tu t'y entends fort bien en sérénades, tu seras musicien de la ville, comme nous. Le chat apprécia la proposition et partit avec eux. Bientôt les trois vagabonds passèrent devant une cour, sur la porte de laquelle était perché un coq qui chantait haut et fort-Tu nous transperces les oreilles, dit l'âne, qu'as-tu donc à chanter de la sorte ?

-J'ai annoncé le beau temps, dit le coq, car c'est aujourd'hui le jour où Notre-Dame lave les chemises de l'enfant Jésus et doit les faire sécher. Mais comme demain dimanche il doit venir des invités, la maîtresse du logis a été sans pitié pour moi. Elle a dit à la cuisinière de me faire bouillir pour la soupe, et c'est ce soir qu'on doit me couper le cou. Alors, je crie de tout mon corps, pendant qu'il me reste encore un souffle de vie.

-Tu ferais mieux de venir à Brême avec nous, Chantecler, Là, tu trouveras toujours mieux que la mort : tu as une voix puissante et lorsque nous ferons notre numéro, ce sera splendide. Le coq trouva la proposition à son goût, et ils continuèrent le chemin à quatre. Mais il ne leur était pas possible d'atteindre la ville de Brême en un seul jour. Le soir, ils arrivèrent près d'une forêt où ils décidèrent de passer la nuit. L'âne et le chien se couchèrent au pied d'un grand arbre, le chat et le coq s'installèrent dans les branches,

-le coq prit même son envol pour aller se percher sur la cime, où il serait en sûreté, pensait-il. Avant de s'endormir, comme il promenait son regard aux alentours, il lui vit briller une petite lumière dans le lointain ; il appela ses compagnons et leur dit qu'il devait y avoir une maison pas très loin, puisqu'on voyait de la lumière.

-S'il en est ainsi dit l'âne, levons-nous et allons-y; ici l'auberge n'est pas des plus confortables. !Le chien ajouta que quelques os avec de la viande autour lui feraient le plus grand bien. Ils se mirent donc en route en direction de la lumière qu'ils virent grandir jusqu'à ce qu'ils arrivent enfin, devant une maison bien éclairée, qui n'était rien d'autre que le repaire d'une bande de brigands. Comme l'âne était le plus grand, il s'approcha de la fenêtre et regarda à l'intérieur.

-Que vois-tu, Grison ? demanda le coq.

-Ce que je vois ? répondit l'âne, une table chargée de mets et de boissons, et assis tout autour, des brigands qui s'en donnent à cœur joie.

-Cela ferait bien notre affaire, reprit le coq.

-Eh oui ! soupira l'âne, Ah! si seulement nous étions à leur place! Les quatre compagnons réfléchirent aux moyens qu'ils pourraient employer pour chasser les brigands. Finalement ils eurent une idée: l'âne appuierait ses pattes sur le bord de la fenêtre, le chien sauterait sur son dos, le chat grimperait sur le chien et le coq irait se percher sur la tête du chat. Lorsqu'ils firent comme prévu, un signal fut donné et ils entamèrent leur musique. L'âne braya, le chien aboya, le chat miaula et le coq chanta. Sur ce, ils s'élançèrent dans la pièce en passant à travers la fenêtre dans un fracas de vitres brisées. En entendant ce bruit épouvantable, les voleurs crurent qu'un esprit entrait dans la pièce, et se levant d'un coup, ils s'enfuirent terrorisés dans la forêt. Alors les quatre compagnons s'assirent à table, se jetèrent sur tout ce qui restait, dévorant comme s'ils n'avaient pas mangé depuis un mois. Quand ils eurent terminé, les quatre musiciens éteignirent les lumières et chacun, selon sa nature et ses habitudes, chercha le meilleur endroit pour dormir. L'âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat dans l'âtre près de la cendre chaude et le coq sur une poutre et comme ils étaient fatigués de leur long trajet, ils ne tardèrent pas à s'endormir. Après minuit, les voleurs virent de loin qu'il n'y avait plus de lumière dans leur maison et que tout y paraissait tranquille. Le capitaine dit alors à ses compagnons qu'ils s'étaient sauvés sans aucune raison et il commanda à l'un d'eux d'aller jeter un coup d'œil sur les lieux, en reconnaissance. Celui qu'il envoya ne trouva que le silence ; il entra dans la cuisine et voulut allumer la lumière. Il prit donc une allumette, et comme prit les yeux brillants du chat pour deux charbons ardents, il en approcha l'allumette pour l'enflammer. Mais le chat ne goûta pas la plaisanterie : il lui sauta au visage et le griffa en miaulant. Terrorisé, l'homme voulut s'enfuir et courut vers la porte de derrière, mais le chien qui était couché devant, se jeta sur lui et le mordit à la jambe, puis comme il traversait la cour en passant à côté du fumier, l'âne lui envoya de violents coups de sabots avec ses pattes arrière ; alors, réveillé par tout ce vacarme, le coq alerté, lança son cri du haut de la poutre : "Cocoricooooo!"Le voleur courut à toutes jambes vers son capitaine et il dit :

“ C'est terrible ! Dans notre maison il y a une horrible sorcière qui s'est jetée sur moi, j'ai senti son haleine sur mon visage quand elle m'a griffée avec ses longs doigts crochus ; devant la porte il y a un homme avec un couteau : il l'a enfoncé dans ma jambe a ; dans la cour un monstre noir m'a donné un coup avec sa massue en bois, et tout en haut, sur le toit trône le juge qui criait : « Amenez-moi ce gibier de potence ! ». Alors, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru aussi vite que j'ai pu ! »

Depuis lors, les brigands n'osèrent plus s'aventurer dans la maison, et les quatre musiciens de Brême s'y plurent tant, qu'ils y restèrent. Et le dernier qui a raconté cette histoire est encore en vie, ainsi que vous le constatez !

Fin

Pour L 'auvergnat
(chanson de Georges
Brassens)

Elle est à toi, cette chanson,
Toi, l'Auvergnat qui, sans façon,
M'as donné quatre bouts de bois
Quand, dans ma vie, il faisait froid,

Elle est à toi cette chanson,
Toi, l'Etranger qui, sans façon,
D'un air malheureux m'as souri
Lorsque les gendarmes m'ont pris,

Toi qui m'as donné du feu quand
Les croquantes et les croquants,
Tous les gens bien intentionnés,
M'avaient fermé la porte au nez...

Toi qui n'as pas applaudi quand
Les croquantes et les croquants,
Tous les gens bien intentionnés,
Riaient de me voir emmené...

Ce n'était rien qu'un feu de bois,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encore
A la manière d'un feu de joie.

Ce n'était rien qu'un peu de miel,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encore
A la manière d'un grand soleil.

Toi, l'Auvergnat quand tu mourras,
Quand le croque-mort t'emportera,
Qu'il te conduise, à travers ciel,
Au Père éternel.

Toi l'Etranger quand tu mourras,
Quand le croque-mort t'emportera,
Qu'il te conduise, à travers ciel,
Au Père éternel.

Elle est à toi, cette chanson,
Toi, l'hôtesse qui, sans façon,
M'as donné quatre bouts de pain
Quand dans ma vie il faisait faim,

Toi qui m'ouvris ta huche quand
Les croquantes et les croquants,
Tous les gens bien intentionnés,
S'amusaient à me voir jeûner...

Ce n'était rien qu'un peu de pain,
Mais il m'avait chauffé le corps,
Et dans mon âme il brûle encore
A la manière d'un grand festin.

Toi l'hôtesse quand tu mourras,
Quand le croque-mort t'emportera,
Qu'il te conduise à travers ciel,
Au Père éternel.



L'arbre à pluie

Agnès Lestrade et Claire Degans

(Editions Milan)

Résumé :

Il était une fois un village posé sur une terre aride au milieu du désert. Le soleil avait depuis longtemps desséché les champs. Le sable avait envahi les chemins, les maisons et les bouches des villageois. Dans cette chaleur étouffante, les hommes tentaient courageusement de labourer les champs en puisant l'eau le plus profondément dans la terre. Mais la terre n'avait plus rien à donner ; elle restait muette devant leurs supplications... Jusqu'au jour où, à la surprise générale, un arbre " magique " fit son apparition sur la place : un arbre inconnu qui combla petits et grands en leur offrant chaque soir de la pluie ! Ce fut Kodjo, jeune garçon du village , qui se rendait à l'école , qui vit cet arbre , le premier.

[...]

Le lendemain matin, Kodjo, comme à son habitude, partit arroser l'arbre à pluie qui d'ailleurs, n'en avait plus besoin.

En s'approchant de la petite place rouge, il n'en crut pas ses yeux. A la place de l'arbre à pluie, il y avait un trou, un énorme trou béant dans lequel pendaient quelques racines arrachées... L'arbre à pluie n'était plus là! Il avait disparu!

Kodjo courut alerter les gens du village qui s'attroupèrent autour du trou. Les femmes se jetèrent à terre en pleurant, les hommes poussèrent des cris barbares. Au milieu de ce désespoir, le chef prit la parole et dit :

- On nous a volé l'arbre à pluie. Notre vengeance sera terrible. Suivez-moi!

Tout le village se mit en marche. La colère est un mauvais guide mais elle donne force et courage. Les villageois marchèrent si vite qu'ils aperçurent bientôt, au loin, les petites maisons en torchis du village voisin.

- Regardez, dit le chef en désignant les maisons des ennemis. Ils dorment encore mais, je vous le dis, plus pour longtemps.

La haine et la vengeance se lisaient sur les visages. Les hommes serraient contre leur flanc leur coupe-coupe acéré. Ils étaient à mi-chemin quand ils le virent: majestueux, arrogant et fier, les branches tendues vers le ciel... L'arbre à pluie se tenait devant eux, planté dans le sol, vif et vigoureux comme la veille!

- Comment est-il arrivé là? s'exclama Kodjo. Un arbre ne marche pas!

- Attendez-moi ici! ordonna le chef de sa voix autoritaire.

Les villageois le regardèrent s'éloigner en direction du village voisin. Quand il revint, il était accompagné de l'autre chef qui expliqua que seuls les dieux pouvaient faire marcher les arbres. Puis il ajouta que, si ses hommes avaient dérobé l'arbre à pluie, ils l'auraient planté

sur leur place; pas à mi- chemin entre les deux villages. Ses paroles de sagesse apaisèrent les villageois.

A la tombée de la nuit, munis de seaux, de marmites et de bassines, les habitants des deux villages se retrouvèrent sous l'arbre à pluie. Leurs yeux sombres se jetaient des regards de haine, et les lames des sabres lançaient des éclairs argentés.

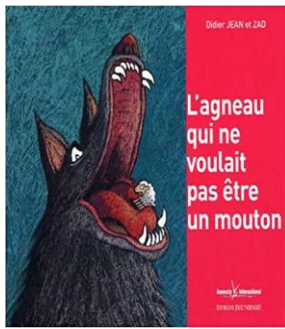
Mais l'arbre se tut. Il ne coula pas tel un nuage dans le ciel. Les feuilles, les branches et tronc restèrent aussi secs que la terre..

Désespérés, les villageois rentrèrent chez eux sans échanger un mot.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, les hommes, les femmes et les enfants des deux villages se retrouvèrent à nouveau sous l'arbre muet. Et à nouveau, l'arbre se tut. Les semaines passèrent, puis les mois... Aucun des deux villages ne manquait le rendez-vous du soir!

Un jour, une jeune femme accoucha sous l'arbre à pluie. Les femmes de l'autre village portèrent des linges et de l'eau, chantèrent des berceuses de la nativité et accueillirent l'enfant comme si il était des leurs. Peu à peu, les villageois se parlèrent, firent connaissance, partagèrent un repas, puis un autre. Les enfants des uns devinrent les amis des enfants des autres. Les femmes tissaient ensemble des tapis qu'elles vendaient au marché; puis elles partageaient l'eau et le riz. Bientôt, les deux villages ne firent plus qu'un: ils chantaient et priaient ensemble, chaque soir, à la tombée de la nuit. Parfois même, assis sous l'arbre, emportés par les chants, ils oubliaient qu'ils attendaient la pluie.

C'est alors qu'un soir, alors que plus personne ne l'espérait, l'arbre se remit à pleuvoir, tel un nuage dans le ciel!



L'agneau qui ne voulait pas être un mouton

Didier Jean et Zad

(Editions Syros)

Depuis toujours, on vivait dans ce pré, nous, les moutons. Depuis toujours, le soleil se levait et se couchait sur nos toisons. Pourtant un soir, un loup vint rôder autour du troupeau. On aurait dû se méfier et se serrer les coudes. Seulement voilà, depuis toujours, on vivait la tête baissée, occupés à brouter, alors on a continué !

Une nuit, ce qui semblait impossible arriva. Le loup pénétra dans l'enclos et dévora le premier mouton qu'il rencontra. Bon, après tout, celui-là était déjà très malade, alors.....

Alors le soleil se coucha sur nos toisons. La vie reprit son cours et l'on oublia vite ce pauvre mouton.

Cependant un jour, le loup revint. Il engloutit encore un mouton. Celui-ci, on ne l'aimait pas trop. Son pelage sombre faisait comme une tache au milieu du troupeau. Et puis, on avait toujours vécu la tête baissée, occupés à brouter, alors on n'a pas bronché.

Pendant deux jours, le soleil se leva et se coucha sur nos toisons. On commençait à l'oublier, ce loup, quand il revint. Cette fois, il s'attaqua au mouton à trois pattes, à celui qui louchait et tua même une brebis et ses petits. Dans les rangs du troupeau, on commençait à s'inquiéter.

- Si ça continue, on va se faire tous dévorer !

- Ne craignez rien, rassura le bélier. Le loup n'emporte que les plus faibles.

Mais quand le loup revint la fois suivante, c'est au bélier qu'il s'attaqua.

Il le surprit dans son sommeil et l'emporta au plus profond des bois.

Nous étions effrayés, désespérés, accablés....

Soudain, le plus jeune d'entre nous s'écria :

- Si nous ne faisons rien, le loup va nous dévorer les uns après les autres, jusqu'au dernier. Et alors, il sera trop tard pour résister. Aujourd'hui, nous sommes assez nombreux pour lui tendre un piège.

Au lieu de pleurnicher, battons-nous pendant qu'il est encore temps ! Aussitôt, le troupeau se rassembla. C'était bon d'être ensemble ! Toute la journée, nous cherchâmes un plan et quand la nuit arriva, nous avons trouvé. Dans la douceur du soleil couchant, un agneau s'approcha du bois en faisant mine de brouter.

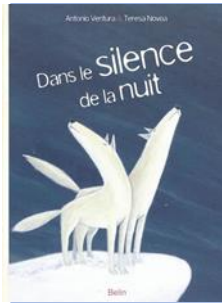
Soudain, l'agneau comme pris de folie, se tourna vers le loup, lui tira la langue et enchaîna avec les meilleures grimaces de son répertoire. Le loup, qui n'aimait pas que l'on se moque de lui, bondit sur ce mouton riquiqui. Mais, il arrive parfois qu'un mouton rusé coure plus vite qu'un loup énervé. .. Et ce n'était pas terminé ! Les vieux, les jeunes, même les éclopés, tout le monde se mit à narguer le loup, le faire courir dans tous les sens pour l'attirer jusqu'au bout du pré. Là, à bout de nerf, aveuglé par la colère, le loup tomba dans le piège que nous lui avions tendu. Il disparut dans la mer et on ne l'a jamais revu.

DE LA FOURMI ET DE LA COLOMBE

Fable d'Esopé

Une fourmi pressée par la soif était descendue dans une source et, entraînée par le courant, elle était en train de se noyer. Une colombe, l'ayant aperçue, détacha un rameau d'un arbre et le jeta dans la source ; la fourmi monta dessus et fut sauvée. Sur ces entrefaites un oiseleur s'avança avec ses gluaux ajustés pour prendre la colombe. La fourmi s'en étant aperçue, mordit le pied de l'oiseleur, qui, sous le coup de la douleur, jeta ses gluaux et fit aussitôt voler la colombe.

Cette fable montre qu'il faut payer de retour ses bienfaiteurs.



Dans le silence de la nuit (*Belin 2010*)

Antonio Ventura

[...] Par moments, le craquement d'une branche qui se brise sous le poids de la neige trouble le doux silence feutré. Le bruit est renvoyé en mille échos par les rochers qui enserrant la vallée. Huit pattes impriment sur le manteau blanc les traces de leur passage...

La brume enveloppe la cime des chênes qui se balancent sous un ciel chargé de nuages gris. L'eau du ruisseau s'est figée en un ruban glacé qui se brise sous les pas des deux loups blancs. Ils cheminent côte à côte, l'un contre l'autre, le regard fixé droit devant eux. Bientôt, ils atteindront le sommet de la montagne. Ils s'enfoncent dans la neige à chaque repli du terrain. Ça et là, des amas de feuilles sèches ou des bouquets de bruyère éclaboussent de leur couleur l'immense tapis glacial.

La nuit les surprend alors qu'ils grimpent encore vers la crête rocheuse. Brusquement, un cri plaintif déchire le silence. Une bourrasque fait filer les nuages et la voûte du ciel apparaît, vaste et veloutée vers la crête rocheuse.

Les loups se sont immobilisés, queue et oreilles dressées. Leurs truffes reniflent l'air et leur indiquent d'où vient la plainte. A travers les sapins bleus, ils se lancent dans la descente. En dépit du danger, ils courent vers le fond étroit de la vallée.

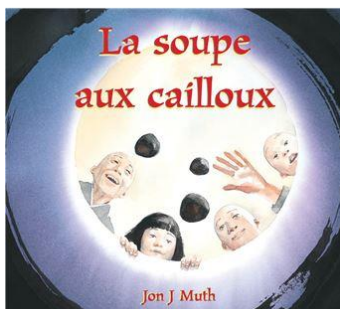
Une mosaïque d'étoiles brille dans le ciel, le croissant de la lune montante resplendit. L'appel au secours devient de plus en plus proche. Ils s'arrêtent. Ils prennent le vent puis reprennent leur marche, lentement et avec prudence. L'appel provient de plus bas encore.

Ils glissent le long de la pente, corps contre corps, jusqu'à une faille ouverte dans la roche. Une louve blessée gît à l'entrée.

Un louveteau lèche la blessure de sa mère. Il sursaute en apercevant les deux mâles.

Alarmée, la louve tente de se redresser. La douleur la tient au sol. Les deux loups se regardent. L'un des deux loups vient s'étendre près de la louve et de son louveteau. L'autre monte la garde. La lune pleine éclaire les pentes de la vallée.

De temps en temps, une branche de chêne craque, puis se casse sous le poids de la neige. Seize pattes dessinent leurs traces dans la blancheur de l'hiver.



La soupe aux cailloux version de Jon J MUTH

(Editions Circonflexe)

Trois moines, Hok, Lok et Siew, cheminaient sur une route de montagne, parlant de tout et de rien, de la couleur du soleil, des vertus de la générosité.

"Siew, qu'est-ce qui rend heureux ?" demanda Hok, le plus jeune des moines.

"On va voir", répondit le vieux Siew, le plus avisé des trois.

Le tintement d'une cloche attira leur attention sur les toits d'un village situé en contrebas.

L'apercevant de tout là-haut, ils ignoraient que ce village avait connu bien des malheurs.

La famine, les inondations, la guerre avaient frappé ses habitants, qui se méfiaient désormais de tout étranger, leurs voisins eux-mêmes leur paraissant suspects.

Ces villageois travaillent dur, mais chacun pour soi.

Il y avait un fermier.

Un marchand de thé.

Un lettré.

Une couturière.

Un médecin.

Un menuisier...

... et bien d'autres encore.

Mais ils ne communiquaient guère entre eux.

Quand les moines arrivèrent au pied de la montagne, les habitants avaient disparu.

Chacun était chez soi, personne ne vint les accueillir à la porte de l'enceinte.

Et, lorsqu'on les vit entrer dans le village, chacun ferma soigneusement ses volets.

Les moines frappèrent pourtant à la porte d'une première maison.

Mais ils n'obtinrent aucune réponse, et les lumières s'éteignirent.

Ils frappèrent à une autre porte, sans plus de résultat.

Et il en fut partout de même.

"Ces gens ne savent pas être heureux", se dirent-ils alors.

"Mais aujourd'hui, ajouta Siew, le visage radieux, nous allons leur apprendre à faire la soupe aux cailloux."

Ils ramassèrent des brindilles et des branches, puis allumèrent un feu, sur lequel ils placèrent une petite marmite d'étain qu'ils avaient remplie d'eau tirée au puits du village.

Une petite fille qui les observait s'approcha courageusement.

"Que faites-vous ?" demanda-t-elle.

"Nous ramassons du petit bois", répondit Lok.

"Nous faisons du feu", précisa Hok.

"Nous faisons de la soupe aux cailloux et nous aurons besoin de trois pierres rondes et polies", ajouta Siew.

La petite fille aida les moines à trouver dans la cour les bonnes pierres qu'ils mirent ensuite à cuire dans l'eau.

"Ces pierres feront une excellente soupe, dit Siew, mais j'ai bien peur qu'on ne puisse en faire beaucoup dans cette petite marmite."

"Ma mère en a une plus grosse", remarqua la fillette.

Et la petite fille courut chez elle. Comme elle emportait la marmite, sa mère lui demanda ce qu'elle faisait.

"Les trois étrangers font de la soupe aux cailloux, répondit-elle. Ils ont besoin de la plus grosse de nos marmites."

"Hum, dit la mère, les pierres, ça se trouve facilement. J'aimerais bien savoir comment ils font."

Les moines attisaient le feu. Comme la fumée se répandait, les voisins mirent le nez à la fenêtre.

Ce feu et cette grande marmite au milieu du village, c'était une vraie curiosité !

Un à un, les villageois sortirent de chez eux pour voir ce que pouvait bien être cette soupe aux cailloux.

"Evidemment, la vraie soupe aux cailloux doit être bien assaisonnée avec du sel et du poivre", dit Hok.

"C'est exact, approuva Lok, tout en brassant l'énorme marmite emplie d'eau et de pierres. Mais nous n'en avons pas."

"Moi, j'en ai", dit le lettré, les yeux brillants de curiosité.

Et il disparut avant de revenir avec du sel, du poivre et même quelques autres épices.

Siew goûta la soupe. "La dernière fois que nous avons eu des pierres à soupe de cette taille et de cette couleur, nous y avons mis des carottes qui en ont fait un potage délicieux."

"Des carottes ? Dit une femme derrière eux. Je dois en avoir quelques-unes !

Mais juste quelques-unes." Elle partit en courant puis revint avec autant de carottes qu'elle pouvait en porter et les jeta dans la marmite.

"Croyez-vous que ce serait meilleur avec des oignons ?" demanda Hok.

Oh oui, un oignon donnerait sans doute du goût", dit un fermier, qui disparut aussitôt. Peu après, il revint avec cinq gros oignons qu'il jeta dans la soupe bouillonnante. "Voilà une bonne soupe !"

dit-il, et tous les villageois approuvèrent, car l'odeur était très agréable.

"Si seulement nous avions quelques champignons !" dit Siew en se frottant le menton.

Plusieurs villageois se purléchaient déjà. Certains s'éclipsèrent alors et revinrent avec des champignons frais, des nouilles, des cosses de petits pois et des choux.

Quelque chose de magique naissait dans l'esprit des villageois.

L'un avait à cœur de donner, le suivant donnait plus encore.

La soupe s'enrichissait au fur et à mesure, et son odeur était de plus en plus délicieuse.

"L'Empereur, j'imagine, suggérerait qu'on y ajoute des boulettes", dit un villageois.

"Et du tofu !" fit un autre.

"Pourquoi pas des champignons noirs, des haricots mungo et des ignames ?" crièrent les autres.

"Et des taros, du melon d'hiver, du maïs nain", ajoutèrent d'autres encore.

"De l'ail !" "Du gingembre !" "De la sauce soja !" "Des boutons de lys !"

"J'en ai ! J'en ai !" Hurlaient les gens, et ils couraient chercher tout ce qu'ils pouvaient rapporter. Les moines brassaient la soupe bouillonnante.

Comme elle sentait bon ! Comme elle allait être délicieuse ! Comme les villageois étaient devenus généreux !

Enfin, la soupe fut prête. Et tous se réunirent. Ils apportèrent du riz, des petits pains, des litchis, des gâteaux, du thé, et allumèrent des lanternes.

Puis ils se mirent à table. Même en remontant très loin dans leurs souvenirs, ils ne se rappelaient pas

s'être jamais réunis pour une telle fête.

Après avoir bien mangé, ils se racontèrent des histoires, chantèrent des chansons et firent la fête jusque tard dans la nuit.

Enfin, ils ouvrirent leurs portes, invitant les moines chez eux et leur offrant des chambres

confortables pour y dormir.

Le lendemain, par un joli matin de printemps, tous se réunirent près de saules pour se saluer.

"Merci de nous avoir invités, dirent les moines, vous avez été très généreux."

"Merci à vous, répondirent les villageois. Avec tout ce que vous nous avez donné, nous ne manquerons jamais de rien.

Vous nous avez montré que le partage nous rend tous plus riches."

"Eh oui, firent les moines, être heureux, c'est aussi simple que de faire la soupe aux cailloux.